

PRÉSIDENT : M. VIGNERON, 35, allée Gabriel Rabot – 93300 AUBERVILLIERS – SIÈGE SOCIAL : 60, rue René Binet – 75018 PARIS - C.C.P. 1844-02 Paris

N° 161 Avril/Juin 1993

La Pentecôte à Cempuis, en 1950

Dans les années 50



Photo Lamouret

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

MV

- N° 161 - Avril/ Juin 1993

SOMMAIRE

Page 2 - Les illustrations du Cempuisien
Page 3 - La cérémonie du Caveau
Page 5 - Cempuis pendant la guerre - 1914...
Page 7 - 1917
Page 8 - Le courrier du Cempuisien
Page 9 - Souvenirs de Cempuis par G. Giroud
Page 13 - Projet de réforme de l'écriture (en 1889)
Page 14 - Paul Robin, grand éducateur populaire
Page 15 - Un dimanche à l'O.P.
Page 18 - Le ballet des Pierrots et la fanfare à Creil
Page 19 - Choeur : Le bonheur, de Mozart (musique chiffrée)
Page 20 - Dans la famille cempuisienne

Le gérant : Daniel Reignier
6, rue de la petite fontaine
91430 - Vauhallan

Les illustrations du Cempuisien

La couverture - Un petit groupe d'élèves et d'anciens de l'O.P. photographié dans la cour d'honneur par A. Lamouret grimpé dans les combles de la boulangerie !

On reconnait, parmi les anciens : Jean Filard, Toto Lambrecht, Léon Faivre, Mireille Grisoni, Odette Créteau, M. Vidal et Paulette Helluy, Odette Monlien, Ginou et Daniel Reignier, Henriette Tacnet, Sylviane Lelièvre, René Monnier, ...

Photos d'hier - 1950 - Dans le parc ensoleillé, on aperçoit : derrière les élèves, monsieur et madame Denizard, instituteurs.

- Gars et filles de l'O.P., à la sortie de la Représentation dans la salle des fêtes.

Photos d'aujourd'hui - Le repas du 14 mars. De haut en bas, à des tablées on reconnait : Marie-Thérèse Mendez, Maurice Châtelain, Danièle Garreau, Roger Benguigui, Henriette Tacnet, Chantal, Odette Thareau, Roger Pouliquen, Pierre Dugué.

- Madame Châtelain, Ginette Chassaing et son mari, Gisèle Tymen, Violette Fonsart, Eliane Castex et son mari, deux belles jeunes filles, ...

- Yvonne Faivre, Robert Beau, Jean Saïdi, Emmanuel Lucas, Roger Laher et madame, madame Tabuteau, Christiane et Colette Hollande et son mari, madame Benguigui, Odette Reignier.

Photos des cempuisiens - 1913 - Une classe de jeunes élèves en récréation dans le parc devant le bâtiment Tournaire dont la construction s'achève.

- La grille de la cour d'honneur - le concierge et son chien - "... quand le directeur Robin l'avait mise à la porte, Indiana (Germaine) ne regretta que le chien de l'établissement, un grand fox jaune à longs poils..."

(Jean Giraudoux - Bella)

- La maison de Gabriel Prévost puis des directeurs de l'O.P. Le petit kiosque où on installa, sous la direction de Paul Robin, les instruments de météorologie, couronnait autrefois la maison du directeur.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Nous rappelons à tous nos amis que s'ils désirent faire paraître dans notre bulletin des photos pouvant intéresser les cempuisiens. ils doivent les adresser au gérant du Cempuisien :

Daniel Reignier - 6, rue de la petite fontaine - 91430 Vauhallan.

en donnant quelques renseignements (date, noms, circonstances, etc.)

Dès leur parution les photos seront retournées à leur propriétaire dès lors que leur nom y figure, au verso.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

cps n°161 5°série
page 3

LA CEREMONIE DU CAVEAU.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Le 15 mai, à 10 h.30, sous un ciel clément et vivifiant de la Picardie nous nous sommes retrouvés nombreux dans la vaste clairière du "Caveau" pour honorer la mémoire de Gabriel Prévost. Mêlés aux personnalités de la petite commune de Cempuis, au personnel actuel et ancien de l'établissement, nous étions une quarantaine d'anciens élèves de l'O.P. autour du directeur monsieur Rombout et de madame pour assister à la cérémonie.

Après le dépôt de fleurs distribuées par d'aimables jeunes filles, notre président Marcel Vigneron a pris la parole :

" Chers enfants,
Mesdames et messieurs,
chers amis, "anciens et anciennes",

Cette petite "propriété" lovée en bordure du bois qui élève ses grands arbres au-dessus de la terrasse qui coiffe le tombeau où dort à tout jamais Gabriel Prévost, nous voit réunis une nouvelle fois.

"Nous sommes venus pour nous recueillir dans le souvenir et, dans le même temps, pour fêter le présent.

"Dans le souvenir pour redire notre gratitude et notre reconnaissance d'anciens élèves au fondateur de l'établissement dont l'histoire est, à bien des égards, unique.

"Dans le souvenir pour évoquer d'un mot nos joies et nos peines de pensionnaires.

"Dans le souvenir pour réaffirmer notre certitude d'avoir bénéficié, entre ces murs, d'un enseignement scolaire, professionnel, artistique et civique de qualité.

"Cela étant dit nous ne voudrions pas donner le sentiment de manquer à la modestie. Nous souvenir ainsi ne nous fera pas perdre de vue ce qui fut la réalité. En effet, à l'instar des enfants du monde entier, nous avons été : frondeurs souvent, fraudeurs quelquefois.

"Nous sommes réunis également pour fêter le présent.

"Nous l'avons déjà dit. De savoir que le vieux domaine de Cempuis où nous avons grandi est administré désormais sous un autre statut que celui qui a été en vigueur pendant un siècle, n'a pas fait et ne fera pas de nous des aigris.

"Confronté à la tâche aussi exaltante que complexe et délicate de former, d'éduquer et d'instruire des enfants, le Collège privé Marcel Callo déblaie son propre terrain et assure ses premières marques.

"Il me semble que nous comprendrions bien mal l'enseignement, l'humanisme de Gabriel Prévost si nous ne souhaitions pas plein succès à l'ensemble du personnel, de tous grades et de toutes professions, qui a à charge les enfants accueillis dans ces lieux qui conservent, pour nos coeurs, leur estampille originelle : l'O.P. (Orphelinat Prévost)".

...Par la grande allée nous avons regagné la Cour d'Honneur pour une autre cérémonie, celle à la mémoire de nos camarades morts pendant les guerres et dont les noms sont aujourd'hui gravés en lettres d'or sur un seul marbre blanc. En demi cercle autour du perron central, face aux drapeaux des anciens combattants, dans le recueillement général, nous avons écouté la courte allocution prononcée à cette occasion par notre camarade Marcel Vigneron :

" Mesdames, messieurs, chers amis, chers enfants,

Nous sommes une nouvelle fois réunis dans la Cour d'Honneur pour nous recueillir devant les noms de ceux qui, anciens élèves et membres du personnel de l'Institution Gabriel Prévost, ont tragiquement disparu du fait des guerres de 1914-18 et 1939-1945, ainsi que celles d'Indochine, du Viet Nam et d'Algérie.

"Nous savons que l'aspiration à un monde sans armes peut donner le sentiment de relever de l'utopie tant elle est bafouée par des conflits dont celui de la Yougoslavie révèle toute l'horreur.

"Retenons comme raison d'espoir, néanmoins, que le rejet universel de la guerre par les peuples a conduit à la création de la Société des Nations d'abord et de l'Organisation des Nations Unis ensuite.

"Notre Association d'Anciens Elèves n'a pas vocation à donner à ses membres le moindre conseil à faire ceci plutôt que cela en faveur de la Paix.

" En ce domaine comme en de nombreux autres, nous agissons, chacune et chacun en toute liberté, en notre âme et conscience.

"S'il est vrai pourtant que la Paix est le bien le plus précieux des hommes, rien n'interdit à quiconque de se poser cette question : "Est-il possible de faire quelque chose pour elle ?"

"C'est la méditation que je me permets de vous suggérer que nous ayons ensemble, en observant maintenant une minute de silence."

...Pour clore ces deux cérémonies, monsieur le directeur invite l'assistance à se rendre à la salle des fêtes pour un vin d'honneur...

Tous réunis autour de tables bien garnies, monsieur Rombout nous adressa tout d'abord, ces paroles de bienvenue :

" Monsieur le Président,
Monsieur le Maire,
Messieurs les Conseillers,
Chers amis jeunes et adultes,

" Les deux allocutions qui ont précédé m'ont fait retenir deux maîtres mots : Paix et civisme. Ces deux valeurs me font également penser à un sentiment sans nul autre pareil...l'Amitié. Elle caractérise bien cette journée.

" Un penseur grec, Aristote en parlait en ces termes :"l'Amitié est une vertu (...) Elle est absolument indispensable à la vie (...). Sans amis, nul ne voudrait vivre, même étant comblé de tous les autres biens".

N'est-ce pas là le témoignage qu'offre votre "Association de l'O.P.". Depuis tant d'années, vous vous retrouvez fidèles les uns les autres pour partager votre passé. Quel beau témoignage ! Je suis heureux que les enfants puissent le voir.

" Autre manifestation de l'Amitié de ce jour, les liens qui unissent plus étroitement votre association et la Maison Marcel Callo. J'en veux pour témoin le soutien que monsieur le Président nous accorde pour notre entreprise d'aujourd'hui.

"Ce soutien, que nous évoquons, me conduit à vous faire part de nos projets. Tout d'abord, le Collège Marcel Callo sera englobé dans la maison (Maison d'enfants à caractère social) du même nom. Le 18 juin, nous demandons à la CROSS une habilitation régionale. La maison Marcel Callo sera alors définitivement indépendante de la Maison Ste-Thérèse de Paris. Ensuite, la Maison voudrait être configurée comme un village d'enfants où tous les rouages de la société y seraient reproduits : Pouvoirs exécutifs, judiciaires et législatifs. Chacune de ces fonctions seraient remplies par des commissions mixtes adultes-enfants.

" Ce village nous conduira tout comme aujourd'hui à reconnaître que le seul ciment de sa construction ne peut être que la concorde ou l'Amitié.

"Amitié à l'honneur en ce jour par vos présences respectives : vous les Anciens par votre fidélité, votre témoignage de sympathie entre vous et avec notre Maison; vous monsieur le Maire et messieurs les Conseillers, pour répondre "présents" à chaque manifestation au sein de la maison.

" Ceci m'amène tout naturellement à vous proposer le verre de l'Amitié."

... Le verre de l'Amitié en main, chaque cempuisien se remémore, dans le brouhaha, le temps passé, ses années de jeunesse...émet des projets !

Le déjeuner servi au réfectoire fut un grand moment de détente dans une ambiance chaleureuse, entre amis retrouvés autour de tables pour un repas de fête. Au désert une chorale spontanée sera dirigée par Marcel, notre sympathique maestro. Et nos chants de l'O.P., une fois encore, retentiront longtemps sous les voûtes du réfectoire.

....

D.R.

CEMPUIS PENDANT LA GUERRE
Septembre 1914 ... (suite)

-:-:-:-:-:-:-

A cempuis, devant l'avance des troupes allemandes, ordre est donné d'évacuer l'O.P.

Le départ est donné le 31 août, le matin à 8 heures.

Après une longue marche,les 340 voyageurs de la caravane arrivent à gournay en Bray d'où ils prendront le train, dans la nuit, pour la capitale. Au petit matin le "spécial" arrive sur Paris. Les filles descendent à Asnières où elles sont reçues à l'institut des Sourds-muets; les garçons iront à l'école Dorian à Paris. Pendant ce temps, le directeur de l'O.P. se rend à l'Hôtel de Ville où une solution est trouvée pour envoyer la centaine de personnes restantes à Royan (les familles, averties, ayant pu reprendre plus de 200 pupilles).

Les difficultés de l'heure engagent M. le directeur de l'Enseignement à faire une démarche personnelle auprès du chef de service de l'exploitation au réseau de l'Etat, afin de faciliter notre exode. M. Bertaux l'accompagne à Montparnasse.

Bien que débordés, ces messieurs promettent de faire l'impossible pour nous. Deux wagons à boogies nous seront entièrement réservés en tête du train et notre départ aura lieu le jour même vers cinq heures du soir.

Par télégramme l'institut d'Asnières et Dorian sont prévenus et le rendez-vous donné. Entre temps, le directeur établit un bon de réquisition pour la délivrance, par l'autorité militaire, d'un ordre de transport et l'Econome s'occupe du ravitaillement (pâtés, conserves, jambon, pain, etc.) car notre voyage, à ce qu'on assure, durera au moins un jour entier et notre contingent dépasse la centaine.

A quatre heures, tout notre monde arrive. Les abords de la gare sont envahis par des milliers de personnes impatientes de gagner la province. Pour pénétrer dans l'intérieur, ce n'est pas chose facile. Heureusement que notre guide porte un brassard aux couleurs de la Ville de Paris avec l'inscription "Service public" qui semble, en la circonstance, un excellent passe-partout auprès des agents.

Nous nous installons dans les deux voitures d'avant, soigneusement "barricadées" contre les tentatives du public. Elles sont à couloirs et commodes.

A l'heure précise, un coup de sifflet retentit et le train démarre.

Dans toutes les stations de banlieue que nous traversons des groupes compacts se pressent et attendent.

A Versailles, nous trouvons une foule fiévreuse, trépidante, exaspérée de ne pouvoir partir - plus de dix mille personnes répandues le long de la voie, dit le contrôleur - qui se rue sur nos wagons dont les portes restent obstinément closes et qui nous accable des épithètes les plus malsonnants sous le prétexte que nos compartiments sont à peu près vides (cette illusion provient de ce que la plupart des têtes de nos bambins dépassent à peine les portières).

Nous éprouvons un véritable soulagement à voir repartir notre convoi sous les huées de ceux qui restent. Nous marchons à allure très modérée et bientôt arrive l'heure du dîner où surveillants et surveillantes se multiplient pour le service.

La nuit est venue, chaude, calme, sous un ciel superbe, quand nous traversons le paysage beauceron dont nous n'apercevons les rares variations qu'en des formes vagues et imprécises.

Puis, c'est le sommeil. Tous nos petits dorment à poings fermés. Vers onze heures, nous pénétrons en gare de Chartres. Même affluence qu'à Versailles, aussi agitée, un peu moins agressive peut-être.

L'étourderie d'un employé qui crie : "Tout le monde descend", nous fait exécuter une fausse manoeuvre regrettable.

Pensant en effet que nous devons changer de train, nous nous hâtons de réveiller filles et garçons afin de vider les lieux sans tarder et nous sortons par les portières les quarantes petis colis - au moins - qui constituent les impédimenta d'un long déplacement avec un nombreux personnel.

Des renseignements plus précis nous apprennent bientôt qu'il y a eu erreur et qu'il convient de reprendre nos places, mais déjà elles avaient été toutes accaparées par des voyageurs qu'il ne fut possible de déloger que manu militari, après recours au commandant du poste chargé de la police intérieure.

Enfin réinstallés et remis de nos émotions, nous continuons désormais notre voyage sans incident bien notable.

Au jour naissant, nous cheminons dans la vallée de la Loire et admirons les vignobles saumurois avant de franchir le fleuve, puis de fort jolis coins du Poitou, les bords pittoresques de la Sèvre Niortaise, de la Charente, que sais-je encore ?

Bref, à cinq heures du soir, après de nombreux et longs arrêts, nous sommes enfin, poussiéreux et fourbus, à destination, c'est-à-dire à Royan, une des plus jolies plages de l'Océan.

Pour gagner Vallières, où se trouve l'établissement de vacances de la société "Notre Famille", trois kilomètres restent à faire. Nous les parcourons à pied pour nous dégourdir les jambes, tout heureux de respirer une salutaire brise de mer, en longeant la grève.

Une fois notre installation terminée à Vallières, il fallut penser à établir un emploi du temps pour éviter le désoeuvrement à nos quatre-vingts pupilles.

Notre réfectoire se transforma assez facilement en salle de classe. Le matin fut donc réservé aux travaux scolaires et l'après-midi aux promenades ou aux jeux sur la plage.

L'automne se passa ainsi en partie. Aux premiers froids, on décida de transférer les filles aux Sables d'Olonne, dans un établissement mieux approprié pour les études.

Au printemps 1915, le front se trouvant bien fixé - hélas ! sur notre territoire - l'Administration consentit, après des demandes réitérées, à nous laisser rentrer au bercail.

Le 15 avril, avec une joie unanime, nous reprîmes possession de la bonne maison cempuisienne. Sauf quelques défections motivées par d'impérieuses conditions familiales nouvelles, tout le monde se montra fidèle au rendez-vous.

Et l'on se remit avec coeur à l'ouvrage. Sans doute, on se trouva, au début un peu dérouté, après huit mois de liberté peut être excessive, de reprendre la vie ordonnée de l'O.P.

Faire grande attention aux propos, corriger les mauvaises habitudes, pratiquer cette ferme discipline sans laquelle rien n'est possible : cela parut d'abord un peu dur à beaucoup; mais au bout de six semaines, grâce aux efforts de tous, le courant était repris. Avec le concours de vaillantes institutrices qui n'ont jamais craint de payer de leur personne pour suppléer tous nos bons maîtres mobilisés, la réorganisation des classes se fit rapidement et depuis les résultats obtenus dans les examens ont prouvé combien chacun prenait sa tâche à coeur.

Vers la fin de juin 1916, notre vie laborieuse et tranquille se trouva subitement distraite par l'arrivée dans la région, d'un corps d'armée, en vue de l'offensive de la Somme.

Désormais, ce fut, pendant plus de six mois, un va-et-vient de troupes. Notre petit village logea couramment plusieurs milliers de soldats et notre ferme une compagnie au moins chaque fois. Quelle diversité ! quel mouvement ! Un jour c'est le passage de sept ou huit cents camions automobiles, le lendemain d'un convoi de ravitaillement de plusieurs lieues de longueur.

Et que de visites pour l'établissement ! Que de services rendus ! Nos bains-douches contribuèrent grandement à faire des heureux au retour des tranchées. Certaine semaine, un régiment au complet y passa en trois jours. Un record !

Toutes nos salles inoccupées treuvèrent preneurs : Ici, s'installa le cours de télégraphie sans fil; là siègea le Conseil de guerre; ailleurs se tenait une réunion d'officiers à qui un divisionnaire exposait, toutes portes closes, les opérations prochaines.

En novembre, arriva, retour du front, le Ier colonial que commandait un des généraux les plus sympathiques, un des fameux B. qui se fixa à Grandvilliers. Et l'O.P. vit à nouveau défiler tout l'état-major.

Notre belle salle de théâtre attira l'attention de ces messieurs et comme le corps d'armée avait un superbe cinéma et une "troupe" excellente d'amateurs et de professionnels (artistes de l'Opéra, etc.) on organisa des concerts pour égayer les journées de repos des poilus et remonter le moral après les dures épreuves de la Somme. La séance d'ouverture, présidée par le général B. fut donnée en l'honneur de nos enfants, avec film sensationnel sur les péripéties de la lutte en Picardie. Quelle inoubliable soirée ! et ainsi, pendant plus d'une semaine, un millier d'hommes au moins vinrent se recréer, après chaque dîner. Tout cela dans un ordre parfait, sans avoir une critique à formuler.

En nous remerciant de notre hospitalité, le grand chef - nous pourrions citer trois commandants d'armée qui en firent autant - ne nous cacha pas combien il avait été frappé de la bonne tenue des pupilles, de leur politesse, de la franchise de leur regard et de l'air heureux qu'exprimaient les visages et comme le colonel d'un de ses régiments s'étonnait, devant lui, de voir toutes les portes de l'orphelinat ouvertes, facilitant par là, à son dire, les "évasions" !, il lui répondit par cette boutade marquée au coin d'une profonde justesse : " Que voulez-vous qu'ils aillent faire "dehors", quand ils sont si bien "dedans" ? "

Le séjour prolongé des troupes, nous rapprocha ainsi un peu plus des réalités de la guerre. A moins de cinquante kilomètres de la ligne de feu, nous eûmes vite pris l'habitude d'entendre le canon nuit et jour. Certains soirs, quand la bataille faisait rage, nous montions, avec les "professionnels" sur le plateau de Sommereux d'où la vue embrassait alors le panorama de l'action (trajectoires multicolores des fusées, éclatements de shrapnells, longues flammes des bouches à feu, embrasement de l'horizon) afin qu'ils emportent le souvenir ému de ce spectacle grandiose et tragique.

Aujourd'hui, nous avons repris notre calme vie champêtre; mais nous entendons toujours les grondements des lourds canons des Flandres, d'Artois et de Picardie.

En attendant la victoire - si lente à venir et si chèrement acquise - nous cherchons tous par le travail salutaire à préparer la jeunesse qui nous est confiée à toutes les tâches réparatrices auxquelles elle devra contribuer énergiquement au lendemain de cette abominable tuerie dont le kaiser portera toute la responsabilité dans l'Histoire.

Un témoin.
Janvier 1917.

cps n°161 5°série
page 8

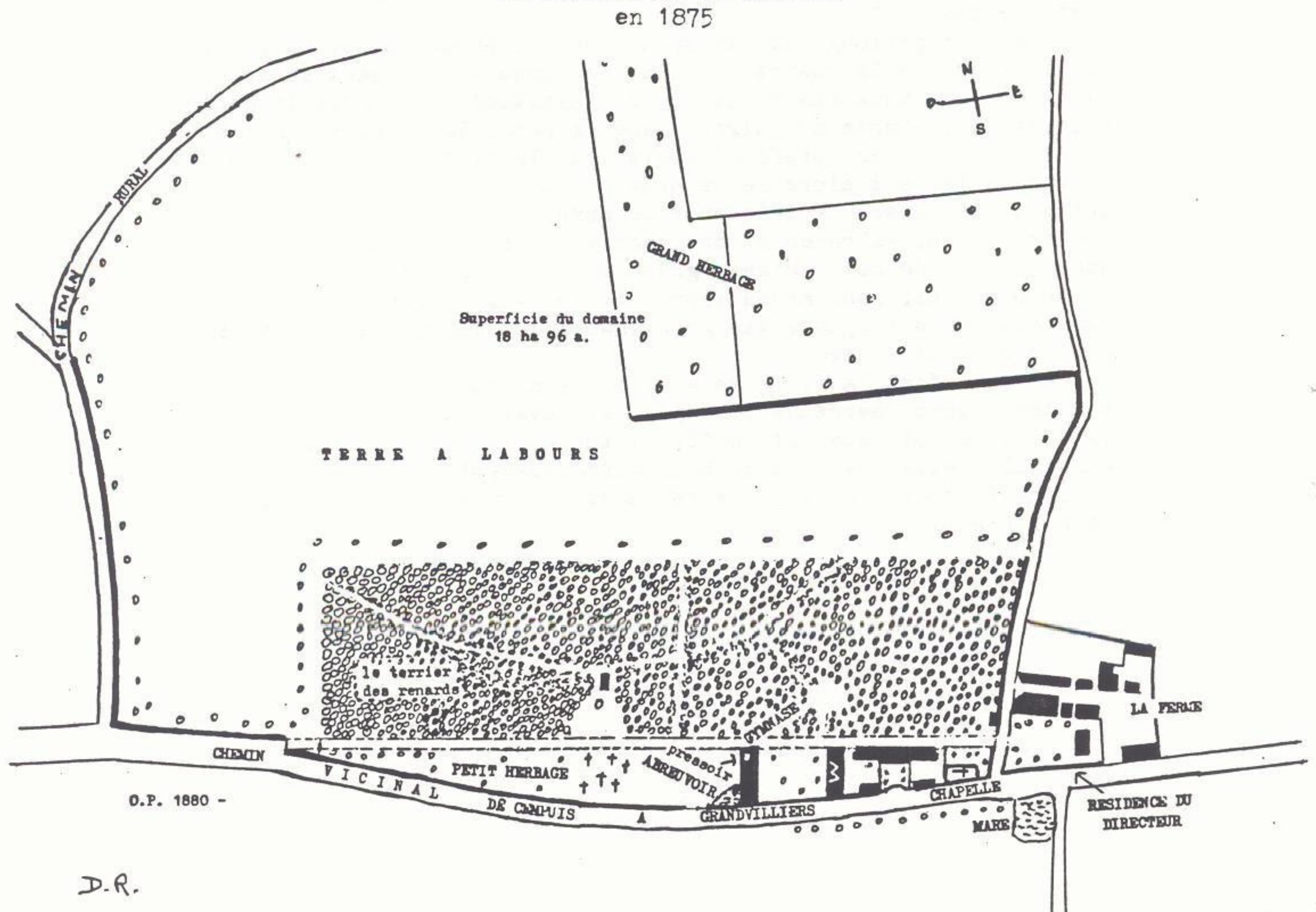
LE COURRIER DU CEMPUISIEN

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

- de J. BEDDELEM - 73, rue Labat Paris 18ème - serais heureuse avoir nouvelles de Miriam Denis.de Lebas, de Touria(1977)
- de Victor Brun - 64 bld Soult 75012 Paris - Je remercie le Comité pour son travail et pour le bulletin si important quand on revoit des images du temps passé à l'O.P. - le meilleur !
- de Jean Claude Decoin - 14 allée Marianne Oswald - 93270 Sevran - Bravo pour le travail mené. Bien amicalement à tous.
- de Georges Voillot - 45 av des Dahlias - 94240 L'Haÿ les Roses - Heureusement qu'il y a des cempuisiens et des cempuisiennes dévoués pour que vive notre association.
- de Josette Rey (Poidras) - Le clos Gaillac - 12510 Olemps - Je vous adresse un chèque de 500 F qui mettra à jour mes cotisations. Veuillez prendre note de mon adresse pour l'envoi du Cempuisien.
- do Marthe Rogy - 64, rue Raymond du Temple - 94300 Vincennes - Je dirige toujours une chorale à Vincennes...
- de Renée Creusot - 2 rue de l'Ange - 45000 Orléans - Bravo pour l'organisation du banquet du 22 novembre. Il ne manquait qu'un magnétophone pour enregistrer notre "chorale"...
- de Michelle Nègre - 64 av de la Maréchale - 94420 Le Plessis Trévise - Pour la mémoire de mon époux je continue le soutien à l'association des anciens de l'O.P.
- de Germaine Géniole - 6 rue Eugène Gérard - 94300 Vincennes - Merci à tous pour votre dévouement et votre gentillesse.
- de Conques Aline (Louis) - Les voiles blanches - 34140 Mèze - Bien amicalement, une quille sortie de l'O.P. en 1933 !
- de Ginette Boterberg (Lallemand) - 14 rue du Maine 14123 Ifs - J'envoie 3 photos avec mon nom au dos. Affectueusement.
- de Raymond Jégou - 89500 Le Bordes - Toujours très heureux de recevoir le Cempuisien. Je garde de bons souvenirs de Cempuis et aussi de la Dordogne. Merci de votre dévouement !
- de Guillaume Willy - I rue Henri de Régnier - 29200 Brest - Si vous passez par Brest téléphonez au 98 42 27 68, je serais très heureux de votre visite. Amitiés à tous.
- de René Larry - 10 av des fleurs - 93170 Bagnolet - Sincères amitiés d'un camarades sorti de l'O.P. en 1922 (hier !)
- de M.L. Kaelin (Raverdy) - Maison de retraite Ste Marthe, 2 villa du Château - 92270 Bois Colombes - Ci-joint un chèque de 300 F. C'est toujours avec émotion que je lis notre beau Cempuisien. Eh! oui, que de souvenirs. Entrée en 1906 à l'O.P. et sortie en 1917 je pense être la plus "ancienne"! Mon bon souvenir à Henriette Tacnet, Paris....
- de Maurice Voillot - Le Forcana - La Testa - 20216 Ste Lucie de Porto-Vecchio - De la promotion 1931 ça commence à être bien loin! C'est avec plaisir que dans le Cempuisien je retrouve des noms de mon enfance et parfois des photos qui me rappellent de bons moments. Félicitations à tous ceux qui oeuvrent pour que durent ces souvenirs...
- de Yves Debout - Le Rège - Mauzens Miremont - 24260 - J'aurais toujours grand plaisir à recevoir anciens et anciennes à la Rège. Bien cordialement à tous.
- de Guitoger Huguette -(Chaduc)- 190 bis av de Clichy 75017 Paris - Merci au Comité pour son dévouement pour que vive encore et toujours notre Association - Amitiés.
- de Jean Filard - 13 rue Henri Dunan - 02100 St-Quentin -Avec mes cotisations recevez toutes mes amitiés.
- de Lionel Lebrun - 1 bis petite rue Babeuf - 18100 Vierzon - Bien amicalement au Comité et à tous les cempuisiens!

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

LE DOMAINE DE G. PREVOST
en 1875



D.R.

cps n°161 5°série
page 9

SOUVENIRS DE CEMPUIS
par Gabriel Giroud

==============

Nous sommes arrivés à Cempuis, mon frère et moi, le 19 juin 1877 en qualité de pupilles de la Société de l'Orphelinat de la Seine.

A la suite d'une entente ou plutôt d'un marché conclu entre elle et Mr Prévost, cette société, fondée je pense peu après les évènements de 1870-71, envoyait à Cempuis comme pensionnaires, payants ou non, un certain nombre d'enfants dont les parents lui confiaient l'éducation ou qu'elle avait bénévolement recueillis.

On sait qu'après la mort du philanthrope, ses héritiers se trouvant lésés par un testament qui désignait le Département de la Seine comme légataire quasi universel, attaquèrent les dispositions testamentaires de Mr Prévost. Un procès eut lieu qui dura cinq années de 1875 à 1880. C'est au milieu, à peu près, de cette période intérimaire que nous arrivions à Cempuis. Mr. Ferdinand Buisson, exécuteur testamentaire de Mr Prévost, plus tard Directeur de l'Enseignement primaire au Ministère, gérait la propriété en attendant la décision des juges et, de loin, surveillait, dirigeait l'établissement.

Presque tous les élèves qui se trouvaient à cette époque à Cempuis étaient des pupilles de la Société; mon frère et moi étions les plus jeunes d'une bande de vingt à vingt-cinq garçons dont les plus âgés pouvaient avoir seize ans. A cinq ou six nous formions le groupe des "petits". Tous les autres étaient des "grands".

Cempuis abritait aussi quelques fillettes, une dizaine au plus, que nous voyions assez rarement,le dimanche surtout et à la messe, ou quelquefois au catéchisme.

Si à ces trente ou trente-cinq enfants on ajoute l'instituteur-directeur, Mr. Saunier, sa dame, et leur assez nombreuse famille, le jardinier, la cuisinière, le fermier et la fermière, trois ou quatre autres personnes pour les menus services, et enfin trois vieillards, épaves des tentatives humanitaires de Mr. Prévost, on voit, qu'au total, la population de l'établissement montait à environ cinquante habitants.

Je dois mentionner aussi comme faisant partie de l'établissement, le curé de Cempuis, Mr. l'abbé Bulard, ou autrement : le joyeux père Bulard...

Mais avant de parler tout au long des habitants de la maison il vaudrait mieux peut-être que je tâche d'indiquer en quoi cette maison différait sinon de celle d'aujourd'hui (1900), au moins de celle de 1894.

Le plus court et le mieux, évidemment, serait de donner ici deux plans comparatifs. Mais, nous ne les avons pas. Je vais donc essayer de faire une description dont on voudra bien me pardonner et la sécheresse et... la longueur. En m'appuyant sur ce qui existe, je tâcherai de donner une idée de l'état ancien.

Les bâtiments de Cempuis ont subi de notables changements et surtout ont été de beaucoup développés.

Commençons, si vous le voulez bien, par faire une promenade extra-muros.

Lorsqu'on arrive de Grandvilliers par le chemin vicinal on aperçoit à environ cent mètres de l'encognure extrême du mur de clôture, au sommet d'une sorte de remblai en pente douce, une grille en fer d'un battant très large et qui doit pour tourner prendre appui à l'aide d'une roulette sur un rail. Cette grille date de la fondation mais autrefois elle n'était pas seule. Il y en avait une autre placée à vingt mètres environ à l'intérieur

de la propriété et non pas tout à fait dans l'alignement de ce que nous appelions la grande allée. Scellée à deux piliers de briques surmontés de chaperons en pierre de taille, couronnés eux mêmes de pots à fleurs, elle avait ceci de curieux que ses piliers ne tenaient à rien, à aucune clôture et que, par conséquent, elle ouvrait sur le vide et fermait le néant. Cette grille, aussi décorative qu'inutile, fut enlevée plus tard; on s'en est servi lors de la construction, dans le "petit herbage", du pavillon de la buanderie, lingerie, salle de bains, etc.; c'est maintenant la seconde grille qu'on rencontre en venant de Grandvilliers. La troisième qui donne sur ce qu'on appelle aujourd'hui la Cour d'honneur, est celle par où entra la calèche qui nous amena à Cempuis en compagnie de Mr. Buisson; elle n'a point été changée, que je sache. Seulement on a dû percer à côté d'elle une autre porte plus petite, plus facile à ouvrir et destinée spécialement aux piétons : c'est la petite porte d'entrée.

Quant aux murs, ces beaux murs avec leurs piliers régulièrement espacés et couronnés de chaperons en pierre tendre, ces murs si peu solides et qui coutèrent si cher à Mr. Prévost, il y aurait bien à dire sur eux; on pourrait écrire leur histoire morale, si je puis dire, raconter leur démolition partielle par les intempéries et même, disons le bien bas, par les élèves mécontents; on pourrait les montrer nous servant d'abri pour nos farces aux paisibles passants ou dans nos luttes épiques contre les gars de Grandvilliers qui nous traitaient de pétroleux et de communeux; ou encore, on pourrait à leur propos narrer bien des escapades...

Pénétrons maintenant dans l'établissement.

La cour d'honneur actuelle était autrefois divisée en trois parties : "la cour des grandes personnes", au milieu, avec la grille sur la rue; "la cour des garçons", à gauche, si l'on se place face au bâtiment central; et "la cour des filles" à droite. Il y avait donc deux murs de séparation; l'un allait de l'encognure du bâtiment occupé aujourd'hui par la direction à l'encognure opposée du bâtiment central- et l'autre reliait les deux encognures symétriques de la loge du concierge et du bâtiment central. Deux portes de fer, pleines, assuraient la communication entre les cours.

La cour des grandes personnes tenait un peu du jardin. Elle était ornée de jolis massifs tout pleins d'arbustes et de fleurs et bordés de buis ou de lierre. Le perron central au lieu d'être, comme aujourd'hui de forme circulaire, était droit avec deux belles balustrades qui se terminaient en bas, de chaque côté, par d'inévitables pots à fleurs. Dans un coin se trouvait une pompe.

Il nous était interdit de pénéter dans la cour des grandes personnes; nous ne pouvions l'admirer que le dimanche quand nous la traversions pour nous rendre à la chapelle, ou à l'occasion, quand par exemple on ouvrait les portes pour laisser passage à des voitures amenant des provisions de bois ou de charbon.

La cour des garçons contenait le bâtiment où se trouve actuellement (1900) la Direction et le Secrétariat. Ce bâtiment n'avait pas de fenêtres. Quant à son usage il n'était pas, loin de là, le même qu'aujourd'hui; il abritait : 1° une porcherie; 2° une pièce à sol en terre battue, pour l'élevage des lapins de garenne; 3° une étable à chèvre. Un des perrons, celui du bâtiment appelé bâtiment W sous la direction de Paul Robin, n'a pas changé; l'autre était autrefois droit. Dans le coin où se trouve actuellement des cabinets d'aisance, il nous fut permis un moment d'avoir des jardinets de deux à trois mètres carrés pour deux élèves; nous y cultivions des salades, des radis roses et noirs, un peu de ciboulette, quelques pieds d'ail et d'oignons. Pas de préau. La moitié du préau d'aujourd'hui était occupée par des cabinets d'aisance,

l'autre moitié par un couloir de communication avec l'allée du bois. Enfin je ne dois pas oublier de dire que le cerisier, unique arbre de la cour d'honneur, a été planté peu de temps avant mon arrivée. Il a donc environ 25 ans.

La cour des filles contenait la boulangerie, le fournil qui n'a pas changé de place, avec le magasin à farine. Cette cour n'avait pas non plus de préau. Le préau actuel était occupé, tout comme celui des garçons, mi-partie par des cabinets d'aisance, mi-partie par un passage qui conduisait au bois.

Sur l'emplacement des ateliers d'aujourd'hui se trouvait alors une chapelle assez vaste, bien bâtie, sans aucun caractère architectural, avec un clocher assez hardi. Il n'y avait rien de remarquable à l'intérieur, sauf peut-être un vitrail très moderne, qui me paraissait admirable, représentant St-Vincent de Paul tenant entre ses bras un petit abandonné. La cloche fut utilisée plus tard pour indiquer les changements d'exercices. Un jardin potager entourait cette chapelle...

La démolition des murs de séparation des cours pour n'en former qu'une où se réunirent filles et garçons, et la démolition de la chapelle pour la remplacer par des ateliers, ne sont pas les moindres événements de Cempuis.

J'y pourrai revenir pour préciser le sens de ces actes, en indiquer l'origine, en montrer la valeur et prouver qu'ils eurent lieu sous l'unique influence de Paul Robin.

L'aile gauche du bâtiment central abritait les garçons, l'aile droite les filles. Mais ces parties de la maison ont été agrandies; autrefois les parties extrêmes du bâtiment n'avaient qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse à balustrade . Sur chacun de ces deux rez-de-chaussée on a bâti deux étages ou plutôt un étage et les combles, qui ont été utilisés dès que la population enfantine eut progressé. Outre le dortoir des filles et des garçons, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ce bâtiment contenait aussi le réfectoire, les logements du personnel, une chambre pour les parents en visite, les lavabos, la cuisine, beaucoup plus petite qu'actuellement (1900) mais située au même endroit, etc.

Pour en finir avec ce groupe de maisons, il me reste à dire un mot du bâtiment W (ouest). Il était à l'époque dont je parle, à peu près vide. La seule salle où nous allions chaque jour était celle du rez-de-chaussée, à droite en entrant dans le bâtiment; c'était la grande salle, la salle de classe, qui devenait le préau pendant les jours de pluie quand nous n'avions pas le temps de courir au gymnase. Aux étages ce n'était partout que chambrettes en bordure de couloirs; on eut dit des cellules de moines dans un couvent. Monsieur Prévost destinait ces logements aux vieillards de sa Maison de retraite et les avait disposés en conséquence. Des fruits à mûrir, des faînes, dont quelques industrieux employés de la maison devaient s'ingénier, probablement, à faire de l'huile, jonchaient les planchers des autres chambres.

Telle était, grosso modo, la disposition des bâtiments principaux.

Le gymnase ou théâtre actuel était autrefois divisé en trois parties : le bûcher au fond, le gymnase et le pressoir à droite en entrant. Le gymnase proprement dit n'a pas subi de changement; il est seulement un peu plus pourvu d'agrès maintenant. L'histoire de la fabrication du cidre à Cempuis mériterait d'être exposée. Je n'en dirai rien cette fois si ce n'est que l'eau de mare entrait pour une bonne part dans sa composition.

Les contructions qui tiennent au gymnase, où étaient installés en 1894 les salles de musique et un commencement de musée, n'existaient pas.

Il y avait derrière le gymnase ou plutôt derrière le bûcher dans l'angle qu'il formait avec le mur de clôture du petit herbage, un

abreuvoir soigneusement construit en briques et ciment qu'on appelait "la petite mare" par opposition à "la grande mare" qui est située tout en haut de la propriété, hors les murs, en bordure du chemin , dans le grand herbage. C'était,l'été, notre "bassin de natation"...

On sait que les bâtiments de la lingerie, buanderie, salle de bains, salle de dessin, etc., sont de construction récente. Le petit herbage qu'ils occupent en partie, était bordé sur la grande allée par de beaux peupliers, dont il doit en rester quelques-uns tout à l'extrémité. Enfin, cet herbage était partagé en deux par un cimetière qui faisait face au tombeau de Mr. Prévost. Une dizaine de personnes, vieillards, enfants y furent enterrés. Il a été démoli et les sentences évangéliques qui étaient gravées sur deux plaques de marbre scellées aux piliers de la porte ont été déposées, je crois, dans le caveau du fondateur.

A part ce caveau, rien n'existait des bâtiments qui s'élèvent actuellement soit derrière le groupe central des maisons, soit tout autre part dans le bois.

Le bois était alors vraiment beau. Il s'étendait du mur de tour de ville, jusqu'au champ appelé le "pâtis Calette", avec des coins pittoresques comme le "terrier du renard" ou charmant comme le "petit rond". Le terrier du renard formait une sorte de large cuvette aux pentes agrestes. C'était le coin le plus sauvage de la propriété; aucune allée n'y avait été tracée.

Bien plus près des bâtiments, là ou se trouve actuellement (1900) le gazomètre, était situé "le petit rond". Des allées ombreuses, bordées de tilleuls et d'acacias y convergeaient. Au printemps, le pullulement des pervenches et des anémones y formait un véritable tapis aux couleurs tendres.

D'ailleurs pas un endroit du bois qui n'ait son agrément qu'il fût en fourré ou en haute futaie. Une seule de ses parties me semblait trancher sur le reste par son aspect sévère : c'était le caveau. Je n'y passais jamais seul sans une sorte de crainte qui me faisait prendre mes jambes à mon cou pour courir tout d'une haleine jusqu'à une distance respectable des grands sapins noirs. A quoi était due cette impression de terreur ? Aux arbres sombres, aux sapins, à l'if de la pelouse, à la lourde porte de fer dont les grincements, répétés en échos, par les chambres vides du caveau solitaire me semblaient sinistres ? Je crois plutôt que les récits fantastiques et lugubres de mes grands camarades sur la mort, la veillée de mort et l'enterrement de Mr Prévost agissaient sur mon imagination.

Laissons maintenant ce beau bois, "De notre domaine le lieu le plus charmant" comme l'a écrit un poète, de passage à Cempuis, et allons faire un tour dans les champs. Fort peu de chose à noter : on en a simplement transformé une partie en jardin celle qui est située dans l'angle du mur de clôture en bordure du grand herbage.

A la ferme on a amélioré les constructions; on a relevé des étables qui tombaient en ruine, on a reconstruit en briques ce qui avait été bâti en torchis; mais la disposition générale des constructions à peu changé.

La maison de Mr. Prévost (maison du directeur) était alors inhabitée. Le petit kiosque, où on installa sous la direction de Mr. Robin les instruments de météorologie, couronnait autrefois la maison du directeur.

J'ai essayé d'indiquer, de mon mieux, la physionomie de l'établissement il y a 25 ans environ. Mais en finissant cet article, je m'aperçois que j'ai omis bien des choses. Il faudrait parler maintenant du régime de la maison, de l'organisation du pensionnat, de la vie des élèves et des maîtres. Ce sera, si l'on veut, pour d'autres fois.

G. Giroud- 1900

Nota - C'est aux années 1877-78 que remontent les souvenirs évoqués par Gabriel Giroud.

cps n°161 5°série
page 13

PROJET DE REFORME DE L'ORTHOGRAPHE EN 1889

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Il y eut en 1889 un mouvement accentué en faveur d'une réforme orthographique. M. Paul Robin adressa, le 23 février 1889, au ministre de l'instruction publique, une lettre relative à un programme d'instruction, et de réforme orthographique dont voici les passages principaux :

" Monsieur le Ministre,

j'ai l'honneur de vous adresser une respectueuse pétition pour obtenir une modification complète dans les conditions d'examen pour le certificat d'études primaires.

" Quelque radicale que soit ma proposition, elle est appuyée d'arguments irréfutables.

" Je ne demande pas moins que la suppression absolue de l'épreuve d'orthographe.

" Cette épreuve n'a qu'une qualité : elle est tout à fait commode pour les examinateurs; mais en ce qui concerne les candidats, elle est injuste et nuisible.

" Plus des trois quarts des candidats refusés à l'écrit le sont pour l'épreuve d'orthographe. A peine quelques-uns le sont pour l'épreuve d'arithmétique. Pour peu qu'une copie sur ce sujet présente la moindre lueur de raisonnement, tout jury se hâte de lui accorder le point qui sauvera le candidat de l'épreuve nulle et lui permettra de se rattraper à l'aide des autres épreuves. Au contraire, le candidat qui dépasse ou atteint les cinq fautes, comptées parfois avec indulgence par moitiés ou quarts, est rejeté !

" Or, veuillez remarquer, Monsieur le Ministre, que le futur paysan ou ouvrier qui n'a fait que 25 fautes dans une dictée de 150 mots en a écrit correctement 125, c'est-à-dire les 5/6 et cela ne lui vaudra pas un seul point, pas même cette fraction de point de miséricorde accordée si souvent à un problème faux !

" Injustice évidente !

" Arrivons au côté nuisible de cette épreuve. On se plaint de ce que les campagnes soient désertes, que les métiers manuels soient abandonnés par tous ceux qui le peuvent, que des jeunes gens qui auraient fait d'excellents travailleurs industriels ou agricoles aillent augmenter le nombre des déclassés et deviennent de pauvres employés de bureau, sans espoir d'élever convenablement une famille.

" N'est-ce pas la faute du préjugé orthographique aggravé aujourd'hui par les programmes du certificat d'études ?

" Les enfants du peuple passent cinq ou six ans à n'apprendre que ce qui leur permettra le déclassement et les y poussera, la belle écriture, l'orthographe, et ne consacrent que des bribes de temps à ce qui leur ferait aimer le travail de l'atelier ou de la terre, les sciences fondamentales : mathématique, physique, chimie, biologie; les arts qui élèvent le coeur et charment les loisirs.

" L'orthographe, la grammaire, l'histoire, simples affaires d'opinion, et encore de l'opinion très contestée d'une petite minorité, prennent dans l'éducation populaire presque toute la place déjà si mesurée et que rempliraient bien mieux la connaissance des faits réels, indépendants de toute métaphysique, les sciences d'observation et d'expérience, auxquelles on ajouterait à haute dose l'éducation physique, gymnastique, éducation des sens, habileté manuelle, culte des arts plastiques et de la musique.

" Mon voeu est qu'au point de vue dit littéraire l'école primaire ne donne que le strict nécessaire, la possibilité de correspondre clairement par écrit pour les choses usuelles de la vie. Les circonstances ont fait que j'ai eu à lire à diverses époques des milliers de lettres plus ou moins complètement dépourvues d'orthographe. Je les ai toujours facilement comprises sans me préoccuper de l'ornement

conventionel qui leur manquait; j'ai quelquefois souri en lisant les missives dans lesquelles mes braves correspondants ajoutaient, à tout hasard pour me faire honneur, une quantité de lettres superflues, mais j'ai toujours admiré ceux qui avaient le bon sens de supprimer toutes celles qui ne leur paraissaient pas indispensables.

" Si au lieu de ce nouveau blason si absurde et si coûteux qui permet à moins d'un million de Français de constituer une classe à part de gens n'ayant que la vaine distinction des lettrés (souvent très ignorants), notre pays était doué d'une écriture à caractères simples, d'arrangement immédiat, quelle immense somme de bonheur ce serait pour nos compatriotes.

" Cette écriture existe : c'est la sténographie créée par Aimé Paris; elle est parfaite, comme presque tout ce qui est sorti de son incomparable cerveau. Les systèmes postérieurs n'en ont été que des plagiats plus ou moins maladroits.

" Cinq ou six ans de joie rendus à l'enfance à la place d'insipides travaux; communication facile entre tous les français; suppression du préjugé inique qui déconsidère immédiatement auprès de nos mandarins le correspondant qui a commis le moindre outrage contre la mode grammaticale du jour, pour tous une immense économie de temps..., voilà de quoi séduire l'esprit de nombreux réformateurs !...

....."

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Paul ROBIN, grand éducateur populaire

Paul Robin, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, ancien professeur de lycée, ancien inspecteur primaire à Blois, réalise à Cempuis un système éducatif personnel, mûri par vingt ans d'information et de réflexion.

De 1880 à 1894, il fait vivre et prospérer la première Ecole-internat laïque d'Education intégrale et de coéducation des sexes.

L'éducation intégrale ? "C'est la culture, le développement harmonique de toutes les facultés de l'être humain : santé, vigueur, intelligence, beauté, bonté. Elle repose exclusivement sur les réalités expérimentales et ne tient aucun compte de conceptions métaphysiques purement basées sur la raison et le sentiment.

Paul Robin écrivait, avec une juste fierté, dans son bulletin "L'Education intégrale" (16 juin 1895) : "Le premier en France, j'ai pendant quatorze ans donné à des enfants une éducation qui les a tous rendus d'une bonne vigueur physique, leur a procuré une instruction, sinon étendue au moins uniquement basée sur des vérités objectives incontestables, leur a donné l'esprit d'observation, d'expérience, et enfin, malgré leur ignorance et leur dédain de toute conception extra-humaine, les a faits ou laissés des êtres moraux et bons. Dans l'Orphelinat Prévost, les garçons et les filles de 4 à 16 et 17 ans furent élevés en commun, en grande famille, dans la plus grande liberté possible, chacun réunissant en lui les qualités des deux classes aujourd'hui ennemies, la culture du cerveau et le métier, présentant ainsi un premier type de ce que doit à court terme devenir tout être humain."

Paul Robin rêvait mieux encore : ses écrits de 1869-1872 dans la "Philosophie Positive", la revue de Littré, le prouvent; ses articles de l'Education intégrale" aussi, et enfin ses conversations avec ses meilleurs amis. Mais, en 1908, il précise définitivement sa pensée : "Puisque l'éducation n'est pas toute puissante, il faut faire appel à la sélection scientifique, décourager les médiocres de trop reproduire leur race, faire tout pour empêcher la reproduction des inférieurs...La question de bonne naissance prime celle de bonne éducation."

Monde - Sept. 1932.

UN DIMANCHE A L'O.P.

C'était chaque premier dimanche du mois qu'avait lieu à l'O.P. "la visite des parents". Jusqu'à 13 h.30 ce jour là, les élèves, ceux qui l'espéraient encore, rassemblés en haut des marches conduisant à la marquise, se tenaient, le coeur battant, prêts à s'élancer à l'appel de leur nom pour retrouver un parent arrivé dans la cour d'honneur.

C'était aussi l'heure, pour la majorité des enfants, les déçus et les autres, de la promenade du dimanche. En colonnes par deux ils partaient sur les routes de Sommereux, de Grandvilliers, faire le tour du Hamel par le "poteau" et le château d'eau dressé sur la grande ligne droite de Crèvecoeur. A la belle saison les plus petits allaient s'ébattre sur l'herbe de la Place-verte ou cueillir des poils à gratter sur les talus ensoleillés d'un petit chemin. Pour les "profess" c'était le jour du match de foot hebdomadaire qui opposait, sans fin mais avec plaisir, les rouges et les bleus. Et tout le monde se retrouvait, dans le parc ou sous la marquise, pour la récré et le goûter de 4 heures : pain et chocolat Cémoi.

Quant au voyage des parents pour cette visite du premier dimanche, il était accompli au prix d'un gros effort pécunier et de beaucoup de dépenses d'énergie. Il leur fallait tôt le matin, à la nuit souvent, venir de leur banlieue encore déserte ou de Paris-s'éveille, chercher le métro ou l'autobus pour prendre, à la gare du Nord, le train de 7 h.20 ou 7 h.30 qui les brinquebalera en 3ème classe, joyeusement secoués sur des banquettes en bois pendant près de 4 heures - jusqu'à la gare de Grandvilliers.

Là, au restaurant du coin, chez la mère Gagnebien (?) ils prendront, vite fait, au menu, le ragoût de mouton aux haricots pour s'élancer ensuite sur la route picarde vers Cempuis à 3 km. pédibus gambus sous l'ombrelle ou le parapluie. Au bout... les vieux murs de l'O.P., la grande grille et le portillon de la loge du concierge où ils passeront...comme les vives hirondelles!

Quelques instants plus tard, après s'être nommé, ils recevront dans leurs bras...l'enfant bolide. Puis, sagement assis sur les bancs du parloir, les parents distribueront à leur progéniture retrouvée (pour trois heures) bécots et friandises qui seront des bouffetout partagés dans la soirée avec des "cops" accourus.

Déjà 16 heures ! C'est la fin des visites. Dernières embrassades. Pour les parents : demi-tour à droite toute ! direction la Capitale vers des demeures plongées dans la nuit lorsqu'ils arriveront. Sans doute rêveront-ils longtemps de cette belle et longue journée d'escapade, aux 6 km. de bonne marche dans la campagne, aux 200 km. du p'tit train-train à vapeur, aux 15 heures d'aller-retour et aux 3 heures passées avec son petit Pierre ou sa petite Simone !

Pour ceux-ci...d'année en année, loin des yeux, loin du coeur, la vraie famille, petit à petit, deviendra celle fraternelle, celle de l'O.P. et des longues années de l'enfance. Des années qui comptent triple !

Ce n'est que vers le milieu des années 30 que le Car-Robert remplacera le chemin de fer et facilitera les déplacements vers Cempuis.

...Et ce ne sera qu'en 70-80, bien longtemps après que les élèves à leur tour iront, en week-end, rendre visite à leurs parents.

(Ce changement de régime et autres chamboulements, expliquent en partie, la solution de continuité dans l'essor de notre Association.)

Pour revenir aux dimanches à l'O.P. (sauf le premier) il y avait ceux où la fanfare était programmée pour donner des concerts dans des localités, en général dans l'Oise, à l'occasion de fêtes votives ou autres. Les sorties les plus appréciées par les musiciens étaient Beauvais pour sa fête des fleurs; Amiens pour le concert au théâtre; Creil et Compiègne pour les fêtes fédérales. Mais la plus attendue



était le Bal des Anciens à la mairie du XVIIIème à Paris où l'on retrouvait dans une grande soirée, parents et anciens. Cette nuit-là tous nos cuivres étincelaient !

Quelquefois, dans ses sorties, la fanfare était accompagnée par le corps de ballet de l'O.P. qui s'appelait : chinois, bohémien , des Eolides, des Pierrots...

Il arrivait très exceptionnellement qu'une visite, un dimanche, se fasse en dehors de celui prévu pour elle. Cette arrivée intempestive d'un parent ignorant le règlement privait celui-ci, à coup sûr, d'une réception méritée après tant d'efforts et le laissait tout pantois au terme de son voyage lorsque primaient les impératifs de la vie de l'institution.

Une dame était arrivée ainsi à l'O.P. vers midi. On était allé prévenir son neveu, un tout jeune musicien qui, sous les combles du bâtiment Nord-sud endossait son habit du dimanche. En effet, ce jour là, la fanfare devant partir très tôt, bien avant 13 heures, les participants à la sortie s'étaient "endimanché" avant de passer au réfectoire.

Dans le vestibule des bureaux du directeur, bien vite l'enfant arrive. Il n'avait revu, depuis son arrivée à Cempuis, sa tante qu'une seule fois trois ou quatre ans plus tôt. La dame s'apercevant que sa visite tombait mal, l'entretien se déroula avec peine.

- Est-ce que tu te plais ici ?
- Oui, madame.

!!!

Au bout de vingt minutes, dans une atmosphère désabusée, la surveillante générale les retrouve et s'étonne que l'élève ne soit pas allé déjeuner, comme prévu.

- Vas et reviens dire au revoir à ta tante.

Au réfectoire déserté, l'enfant prend son repas sur le pouce et redescend vers la cour d'honneur. Est-ce l'instinct grégaire des cempuisiens, il monte dans le car qui va partir sans avoir été dire au revoir à la pauvre femme !

Une autre fois, dans une vision rapide, cinq à dix minutes pas plus, groupés devant la grille de la cour d'honneur, nous attendions - la fanfare, et le ballet dirigé par monsieur Charrière - les cars qui devaient nous embarquer, lorsque nous avons vu descendre du perron central un homme plutôt maigre, hâlé par le soleil, humble dans sa tenue et serrant sous son bras un violon. Il se dirigea vers le centre de la cour à la rencontre de notre camarade qu'on venait de prévenir, la douce, la discrète, l'aimable "Petit-poulet" comme nous l'appelions familièrement. Nous autres, figés sur place, sans rien dire, regardions la rencontre de ce violoneux et de sa fille. Avec nos yeux d'adolescents nous imaginions le voyageur venant par les grands chemins, par étapes à cette dernière, nous le savions, pour la première fois. Là, sa fille ! sa grande fille maintenant âgée de 15 ans ! ...Mais déjà, derrière la grille, les cars nous attendaient. Quel plus mauvais sort pour ce père que ces retrouvailles éphémères ?

... C'est par une triste journée de mars 1935 que Petit-poulet a quitté l'O.P. accompagnée par tous ses camarades. Elle repose, là-haut, sur le chemin du Hamel.

D.R.
mars 1993.

... Et voici racontée "La visite des parents" par un moniteur spécialisé, dans les années 70.

"En bas, sur la cour, les benjamins* s'alignent avant de monter au réfectoire prendre leur petit-déjeuner. Tous ont revêtu leurs "habits du dimanche"... Attentes. Dans le ciroir, sous la marquise, devant le bureau, les enfants rêvent ou déambulent, s'inquiètent, se cachent. Ils ne jouent pas. " Ça y est! ils sont là! ils sont arrivés!" Le car est devant la grille de la cour d'honneur. "Ils descendent!". Et c'est la course, la ruée : on se précipite. On veut savoir. Le car est là, Paris-Cempuis, deux heures de route, une pause dans un café pour les parents qui ont soif déjà : "Un beaujolais!","un blanc cassé!","un demi!". On prend des forces.

La cour d'honneur, dernier instant, dernier espoir. Se faufiler, fouiller des yeux, interroger, appeler. "Ils sont venus!" "Je ne les vois pas! où est-ce qu'ils sont!" "Maman!" Dernier espoir. Mais non! Ils vont venir, en train peut-être - C'est ça! Ils ont pris la voiture! Je vais attendre encore un peu, une heure seulement. Les enfants se pressent devant l'économat et le bureaux des surveillants généraux. Ils guettent la sortie de leurs parents qui se font rembourser le prix du voyage et signe le bon de décharge : Délégation de pouvoir : "De... à ... heures, j'emmène mon fils... en dehors de l'établissement, et je dégage l'Institution... de toute responsabilité". Attentes. Ceux-là le font pour quelque chose, au moins. Devant l'entrée, sur le perron et dans la cour d'honneur, d'autres comptent les minutes, scrutent l'horizon, calculent les chances : "en partant à neuf heures et en faisant une halte, ils devraient être là à onze heures trente. Déception, solitude. Les minutes qui s'égrènent amenuisent l'espérance. On n'attend plus et on attend encore - "Qu'est-ce qu'on fait, cet après-midi? interroge un élève. On ne va pas rester là toute la journée à traîner!".

Je cherche une idée pour cet après-midi!

"Ça y est! Je sais ce qu'on va faire! on enfourche les vélos et on file le plus loin possible! Il doit y en avoir une quinzaine - on achètera de quoi faire un bon gueuleton - D'accord?".

Vélo! la proposition a été accueillie avec enthousiasme. Le repas à peine avalé, les benjamins sans visite se sont précipités vers l'atelier. Les "visités" qui ne mangent pas avec leurs parents les ont suivis avec une petite expression d'envie dans le regard. Les délaissés, ceux qui, chaque dimanche de visite, errent désespérément, perdus et hagards, entre les quatre murs de brique, s'activent bruyamment. La première sortie-vélo de l'année ! leur revanche ! .....

*-L'internat fonctionnait alors par tranches d'âge. Il y a trois groupes chez les filles : les six-dix ans, les dix-quatorze ans et les quatorze-dix-huit ans - et quatre chez les garçons : le groupe des petits de six à neuf ans, celui des benjamins de dix à treize ans, celui des minimes de quatorze à seize ans et enfin celui des cadets de seize à dix-huit ans.

Institution G. Prevost — Cempuis (Oise) — Ballet des Pierrots

Concert de la fanfare lors de la fête fédérale de l'Oise - 1936 -

cps n°161 5°série
page 19

Le bonheur

Choeur à deux voix égales
M. 96.

Musique de MOZART

				mf			
1 . .	2 . .	3 . .	4 . .	5 i 6	5 i 6	5 4 3	2 . 0
1 . .	7 . .	1 . .	2 . .	3 6 4	3 6 4	3 2 1	5 . 0
Ah !	Ah !	Ah !	Ah !	C'est dans mon	coeur que j'ai	tout mon bon-	heur
Ah !	Ah !	Ah !	Ah !	Qu'un noir sou-	ci vien- ne	m'atteindre au	ssi,

f	p	f	p	rall.	
5 5 5 3	5 4 2 4 3	5 5 5 3	5 4 2 4 3	3 4 5	6 7 i
3 3 1 3	2 2 7 2 1	3 3 1 3	2 2 7 2 1	1 2 3	4 2 3
Oui je chante	un refrain joyeux	Et je tente	les gens soucieux	Oui, je	ten - te
Moi je chasse	cet hôte ennuyeux	Il fait place	au refrain joyeux,	Il fait	pla - ce

		p		p
7 6 5 4 3 2	1 . 0	1 7 1 2 3 1	2 1 2 3 4 2	3 2 3 4 5 3
5 4 3 2 1 7	1 . 0	0 0 0	0 0 0	1 7 1 2 3 1
les gens souci-	eux.	Ah !	Ah !	Ah !
au re-frain jo-	yeux.			

	cresc.			
4 3 4 5 6 4	5 i 6	5 i 6	6 5 5 4 4 3	2 . 0
2 1 2 3 4 2	3 6 4	3 6 4	4 3 3 2 2 1	5 . 0
Ah !	Si je n'ai	pas d'or. Pas	le moin- dre tré -	sor,
	Oui c'est dans	mon coeur que	j'ai tout mon bon-	heur,

f	p	f	p
5 5 5 3	5 4 2 4 3	5 5 5 3	5 4 2 4 3
3 3 1 3	2 2 7 2 1	3 3 1 3	2 2 7 2 1
L'allé- gresse	m'ouvre ses deux bras	La ri- chesse	ne me ten-te pas
Car je chante	un refrain joyeux	Et je ten-te	les gens souci- eux

rall			
3 4 5	6 7 i	7 6 5 4 3 2	1 . 0
1 2 3	4 2 3	5 4 3 2 1 7	1 . 0
La ri -	ches - se	ne me tente	pas.
Oui je	ten - te	les gens souci -	eux.

D-R.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Naissance

- Notre camarade Danièle Gareau nous fait part de la naissance de ses petits-fils :
Steeve - né le 27 septembre 1992 et de
Jordan - né le 17 mars 1993.
Aux parents et grands parents nous adressons tous nos vifs compliments et nos meilleurs voeux de santé pour les mamans et les bébés.

Décès

- Nous avons appris le décès de notre camarade Maurice Berteau (promotion 1925) survenu le 6 mars 1993.
A madame Berteau, son épouse, et à toute sa famille, nous adressons nos condoléances les plus émues.

- Notre camarade Roger Pouliquen nous fait part du décès de sa mère, survenu le 10 mai dernier.
A Roger, à ses enfants et petits-enfants, nous présentons nos bien sincères condoléances.

- Notre président nous fait part également du décès le 31 mars 1993 de madame Simone Vigneron, épouse de Roger Vigneron dont le décès était annoncé dans le Cempuisien de septembre 1992.

Nouveaux sociétaires

- Monsieur et madame Jean MARIN
6, rue du Bas - CEMPUIS - 60210 Grandvilliers

- Monsieur Roland DELOU - 14 cité des Roncières
49130 Les Ponts de Cé

Changement d'adresse

- Monsieur Georges Jégou - centre médicalisé
56, rue des Abondances - 92100 Boulogne

- Madame Renée Célerin - Le Manoir
7, rue Aristide Briand - 91230 Montgeron

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Dates à retenir

Le Repas à l'Hôtel Ibis : le dimanche 21 novembre 1993.
(une circulaire sera envoyée en temps utile)

Journée d'Amitié "Kermesse" le samedi 26 JUIN 1993 -
Vous êtes cordialement invités à participer à l'inauguration du Village Gaulois, ce jour

Début des festivités, le 26 juin 1993 à 12 heures
à CEMPUIS - domaine Gabriel-Prévost.

-le directeur : Thierry Rombout -

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

cps n°161 5°série
ajout p.1

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE
============================

Henriette TACNET, de retour, fin septembre, de sa Bourgogne natale, prie le gérant du Cempuisien de bien vouloir insérer dans le bulletin n° 162, en cours de fabrication terminale,

le faire part du décès de Marcelle CHABRIER, survenu le 1er septembre 1993.

Il y a 60 ans exactement que notre camarade Roger CHABRIER épousait (le 4 septembre 1933) mademoiselle Marcelle JACQUEMARD secrétaire de monsieur Canioni, directeur de l'O.P.

... En 1934 j'ai été parmi les derniers jeunes élèves de mademoiselle Jacquemard à bénéficier des cours de dactylographie qu'elle donnait en plus de son travail de secrétariat. Chaque semaine elle arrivait de Paris pour un court séjour de deux ou trois jours à Cempuis et, à chaque fois, pour nous, jeunes cempuisiens, c'était l'air de Paris qu'elle nous apportait avec toute sa gentillesse.

A notre ami Roger et à toute sa famille nous présentons avec tous nos regrets, nos condoléances les plus émues.

Roger CHABRIER - 7, rue de la Procession - 89250 Gurgy

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-;-

cps n°161 5°série
jaquette p.3

Le repas du 14 mars 1993







Photo Châtelain



cps n°161 5°série
jaquette p.4

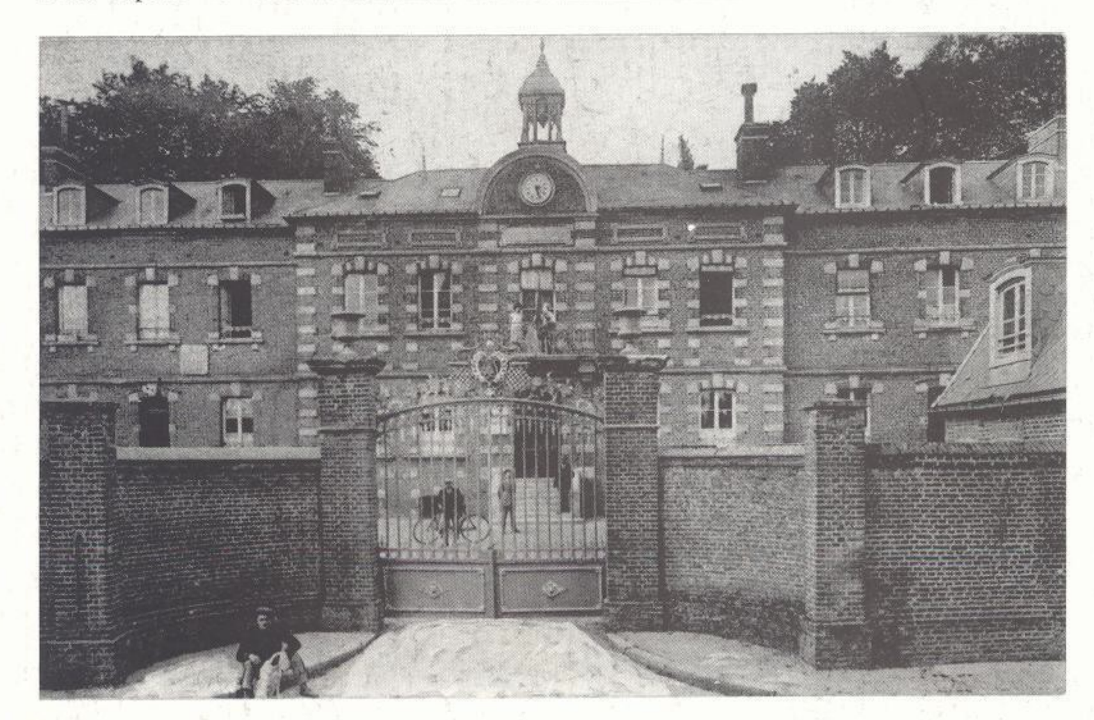
LA PAGE PHOTOS

Souvenirs des Cempuisiens

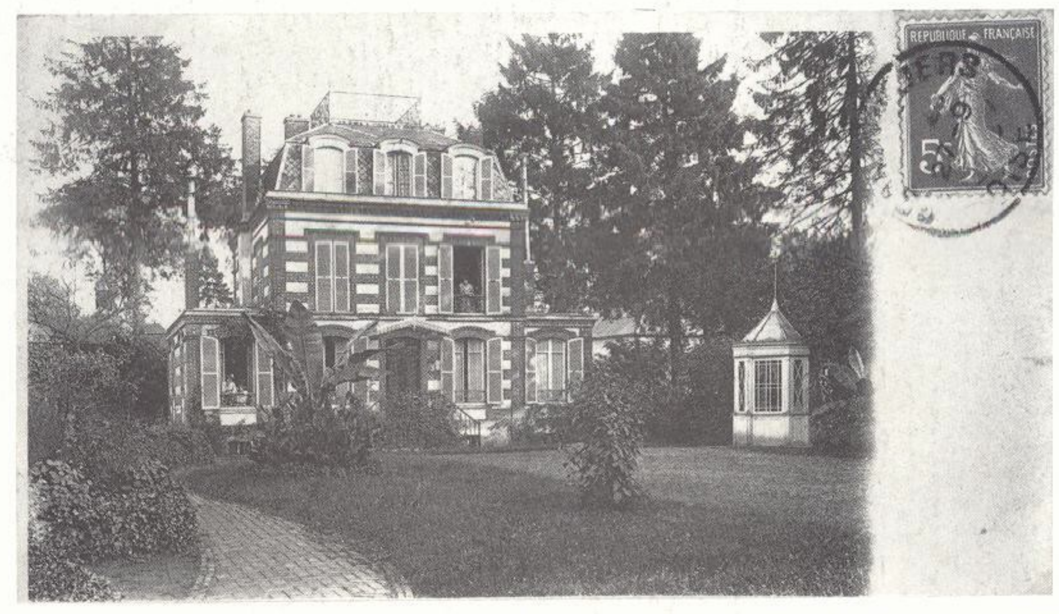




Dans le parc - 1913



La grande grille



La maison
du directeur